

Epreuve - Matière : 101 9311 Session : 2024

CONSIGNES

- Remplir soigneusement, sur CHAQUE feuillet officiel, la zone d'identification en MAJUSCULES.
- Remplir soigneusement le cadre relatif au concours OU à l'examen qui vous concerne.
- Ne pas signer la composition et ne pas y apporter de signe distinctif pouvant indiquer sa provenance.
- Rédiger avec un stylo à encre foncée (bleue ou noire) et ne pas utiliser de stylo plume à encre claire.
- N'effectuer aucun collage ou découpage de sujets ou de feuillet officiel.
- Numéroté chaque PAGE (cadre en bas à droite de la page) sur le nombre total de pages que comporte la copie (y compris les pages vierges).
- Placer les feuilles dans le bon sens et dans l'ordre de numérotation des pages.

L'école, dit-on, est une préparation à l'avenir de celui qui est le sujet de cette éducation, comme à l'avenir de la société dans laquelle le nouvellement éduqué devra entrer. L'avenir semble donc bien être ce qui préoccupe la pensée. Mais est-il, pour autant, l'affaire de la pensée?

L'avenir c'est ce temps qui n'est pas encore, mais que nous tentons d'anticiper. L'éducation est une anticipation de l'avenir de l'enfant qui deviendra nécessairement adulte. La loi positive est l'anticipation de sa propre transgression. La science est l'anticipation de certains phénomènes afin de nous permettre de nous y préparer. La connaissance du passé, l'histoire ne répond pas seulement à un devoir de mémoire. Le devoir de mémoire lui-même est un devoir envers l'avenir. Je demande si l'avenir est l'affaire de la pensée; c'est interroger le rapport de l'avenir au passé comme au présent. En ce sens, c'est interroger la possibilité que l'avenir soit ce que la pensée ait à faire. Or la pensée, de prime abord, ne semble pas être un faire - on l'oppose souvent à l'action, dans le sens où quand je pense, je n'agis pas. La pensée semble ainsi être l'ailleurs du temps, un hors-temps ou un temps-mort. "Temps-mort" est bien l'expression pour couper court, pour faire rupture, pause dans le tournois sportif. "Temps-mort" signifie que les joueurs arrêtent de jouer, de faire, d'agir dans le jeu. La pensée, en ce sens, semble être un temps-mort, un arrêt de l'action, du faire - une prise de recul, un retrait. Le "temps-mort" qu'est la pensée n'est-il pas ce qui est propre à penser le temps? Autrement dit, l'avenir n'est-il pas ce à quoi la pensée a à faire? Ce à quoi elle doit faire face? Sans la conscience du temps, sans la pensée, nous serions inscrits dans un éternel présent, dans un temps qui s'écoule indépendamment de nous. Ainsi penser l'avenir c'est tenter de le maîtriser. Mais pouvons-nous tout anticiper, tout prévoir, tout prédire? Et cela est-il même sau-

haitable? Quand on dit d'une personne qu'elle est sans avenir, on signifie que rien ne lui est promis. Par là, on dit soit qu'elle est dépourvue de chance, soit qu'elle n'a pas fait les efforts de se garantir un avenir. Ainsi la pensée de l'avenir semble être un devoir. Pour s'accomplir, être ce que l'on veut être, il faut l'avoir pensé, saisi. Le défaut d'avenir, en ce sens, est défaut de pensée. Il en va de même pour la société, pour la cité politique qui, sans cette projection, n'a pas de direction, de sens. De la sorte, penser l'avenir c'est déjà penser notre héritage. La pensée de l'avenir, en ce sens, peut se comprendre comme une pensée de la valeur, de ce que doit être le monde, l'humanité; et par-là même de ce que je dois être ou veux être. La pensée de l'avenir n'est pas qu'une anticipation dans le sens de ce qui doit arriver - elle est une réflexion sur le "qui" qui fait advenir l'avenir. Doit-on penser que la futurition est un devoir? Puisque l'avenir n'est pas encore, il n'est pas saisissable - et en ce sens, n'y a-t-il pas un risque à se rapporter à ce qui n'est pas encore - c'est-à-dire d'enfermer l'avenir dans une projection arbitraire? Tout anticiper, tout prévoir, n'est-ce pas prendre le risque de tuer l'avenir? Vivre n'est-ce possible qu'au présent? Mais si le présent n'a d'horizon que lui-même, n'y a-t-il pas un risque de faire du monde un chaos plutôt qu'un cosmos?

Il nous appartient donc, en premier lieu d'interroger la possibilité que la pensée de l'avenir soit un devoir pour nous êtres-humains. Afin de déterminer, en un deuxième lieu, le danger que peut recouvrir cette capacité étrange à penser, à imaginer ce qui n'est pas encore. Pour enfin, en un troisième lieu, envisager la possibilité que la dimension temporelle de notre existence soit celle qui donne à la pensée sa tâche.

Étant donné que nous sommes des êtres dotés du logos, des êtres conscients du temps qui passe, des êtres dotés d'une mémoire; nous sommes des êtres responsables. C'est pourquoi cette pensée de l'avenir peut être considérée comme ce qui fonde notre liberté. Sommes-nous, de la sorte, dans le devoir de penser à l'avenir?

Si penser l'avenir, c'est se permettre de le maîtriser - cette pensée peut être la garantie de notre liberté. C'est, de ce point de vue, ce que notre humanité a à faire. Cependant penser le temps n'est pas aisé. Comme le signifie Augustin dans les Confessions; si j'ai le sentiment de savoir ce qui est le temps, quand on me le demande, je ne le sais plus, je ne puis pas y répondre. Augustin souligne bien la difficulté d'une telle pensée - difficulté redoublée par le langage qui nous fait croire à trois temps distincts : passé, présent, futur. Or Augustin propose, pour parvenir à parler de manière plus adéquate du temps, de penser le temps comme triple présent : "présent du passé, présent du présent, présent du futur" - qui implique de considérer le temps dans notre rapport au temps. Ainsi c'est toujours au présent que je me rapporte au temps qu'il soit passé ou à venir. C'est parce que nous avons conscience du temps que nous sommes entraînés à le penser. Mais, ce n'est pas, pour autant qu'il est pensable. Penser au passé; c'est rendre ce passé présent. De la même manière, penser au futur, penser à ce qui sera; c'est rendre l'avenir présent. Mais quelle valeur de vérité a cette présence? Le temps passé retenu par la mémoire n'est pas nécessairement entièrement, totalement conforme à ce passé lorsqu'il était présent. De même pour l'avenir, ce que l'on projette comme étant à venir, n'est pas nécessairement conforme à ce qui sera. Ceci dit, la pensée de l'avenir est bien celle qui tend vers une maîtrise de ce dernier. De même la pensée du passé est bien celle qui cherche à le maîtriser, à le dépasser. Il est nécessaire de faire retour sur soi, de faire retour sur son propre vécu pour s'orienter ou se réorienter. Ainsi la pensée de l'avenir ne peut se passer d'une réflexion sur le passé, sur l'avoir été. Par là, on pense pouvoir échapper aux erreurs du passé, on pense pouvoir apprendre de ses erreurs et nourrir l'avenir de cette richesse. Cependant, dans cette perspective, l'avenir est avant tout un présent - ce qui est présent pour la pensée mais surtout ce qui se joue dans le présent.

Comme nous y avons vu la démarche stoïcienne par le principe de ne se préoccuper que de ce qui dépend de soi. Il y a des éléments de l'avenir qui ne dépendent pas de nous, des éléments, ou plutôt des événements qui ne dépendent pas de nous, qui échappent à toute maîtrise : la fortune. Nous ne pouvons pas savoir ce que sera l'avenir, ni ce qu'il est, puisqu'il n'est pas encore. Il n'y a pas d'être de l'avenir. C'est pourquoi Marc Aurèle affirme : "il n'y a que le présent qui te soit à charge". L'avenir n'étant pas, le passé

n'étant plus; il faut se convertir au présent. La pensée de l'avenir, en ce sens, au lieu de nous permettre une maîtrise est ce qui trouble notre âme - et donc ce qui empêche une certaine maîtrise de soi. La pensée de l'avenir nous trouble et n'est donc pas notre affaire, n'est donc pas ce dont nous devons nous préoccuper. Le souci de l'avenir engendre des peurs qui nous condamnent à une vie malheureuse, toujours inquiète. La vie heureuse suppose cette conversion au présent. Cependant cette conversion n'implique pas de se convertir, du même coup, à l'hédonisme. Elle implique, au contraire, de penser. La philosophie est le remède contre la peur qui nous empêche de nous dominer. C'est en philosophant que nous parvenons à nous débarrasser de ce qui nous fait peur, des préoccupations sur lesquelles nous n'avons aucune prise. Nous n'avons pas de prise sur l'avenir, sur ce qui n'est pas encore. Pour autant, si seul le présent nous est à charge - le présent n'est-il pas précisément une préparation à l'avenir? Philosophe; n'est-ce pas précisément ce qui nous prépare à l'avenir?

En effet, philosophe est ce qui permet de devenir sage. Chez l'étrique, le sage est imperméable à ce qui ne dépend pas de lui et peut ainsi répondre à la maxime d'Épictète: "Ne désirer pas que les choses arrivent comme tu veux qu'elles arrivent, mais désirer qu'elles arrivent comme elles arrivent, et tu mèneras une vie heureuse." Ainsi la pensée de l'avenir est celle qui trouble l'âme et qui empêche la vie heureuse. La philosophie est le modèle de la vie heureuse; car elle nous débarrasse des peurs qui empêchent la maîtrise de soi. Cependant c'est un certain type de pensée de l'avenir qui engendre les peurs: la pensée qui a peur de perdre à qu'elle a par ce qui pourrait arriver. Ainsi philosophe est la véritable pensée de l'avenir, dans le sens où la philosophie est ce qui nous enseigne à recevoir les événements comme ils sont. Elle est donc un apprentissage. De la sorte, on peut comprendre que Platon puisse dire, par la bouche de Socrate, dans le *Phédon*: "Philosophe, c'est apprendre à mourir" - dans le sens où philosophe signifie pour notre âme de se détacher de ce qui est une entrave pour elle - de tout ce qui est matériel, corporel, et rien qu'apparent. Philosophe; c'est notre âme qui se sépare du corps, qui contemple les Idées, les choses en leur essence. Idées qui sont éternelles et immuables. Elles ne sont pas temporelles. De la sorte; philosophe c'est fréquenter l'éternel. Et cette fréquentation est une préparation à ce par quoi la vie terrestre se termine: la mort - comprise, ici, comme séparation de l'âme et du corps.

Si l'avenir est la mort future et certaine, et que "philosophe, c'est apprendre à mourir"; l'avenir est bien l'affaire de la pensée - est bien ce avec quoi la pensée doit faire, ce à quoi elle a à faire.

Epreuve - Matière : 101 93 11 Session : 2024

CONSIGNES

- Remplir soigneusement, sur CHAQUE feuillet officiel, la zone d'identification en MAJUSCULES.
- Remplir soigneusement le cadre relatif au concours OU à l'examen qui vous concerne.
- Ne pas signer la composition et ne pas y apporter de signe distinctif pouvant indiquer sa provenance.
- Rédiger avec un stylo à encre foncée (bleue ou noire) et ne pas utiliser de stylo plume à encre claire.
- N'effectuer aucun collage ou découpage de sujets ou de feuillet officiel.
- Numéroté chaque PAGE (cadre en bas à droite de la page) sur le nombre total de pages que comporte la copie (y compris les pages vierges).
- Placer les feuilles dans le bon sens et dans l'ordre de numérotation des pages.

Cependant, si philosophe signifie fréquenter l'éternité (et philosophe nécessite bien de penser), l'éternité étant précisément ce qui est hors du temps, exclu du temps, n'y a-t-il pas un risque que cette fréquentation empêche l'avenir ?

Le temps, en effet, est ce qui change, est en mouvement. L'avenir, précisément vient contredire le présent, le présent se mue toujours en avenir. Le caractère du temps c'est le changement, le mouvement. Or la pensée est ce qui tente de contempler le Vrai, les idées. La vérité ne change pas - elle est universelle et de tous temps. En ce sens, étant donné que le temps est instable, que la pensée vise une fixité (éternité de la vérité), l'avenir semble être ce que nous ne pouvons penser. Il n'y a pas de vérité de l'avenir puisqu'il n'est pas encore. Et rien n'advient dans l'éternité puisque c'est le temps qui permet que quelque chose advienne, que quelque chose se passe. Il nous faut donc considérer que le danger de penser l'avenir se situe dans la volonté de fixer, de figer ce qui est, par essence, instable. Fier un au-delà de la vie fait rupture avec la vie - or ce n'est que dans la vie qu'un avenir est possible, que quelque chose puisse advenir. C'est pourquoi Nietzsche reproche aux métaphysiciens la formation d'un "idéal esthétique". Le monde, se comprenant en terme de volonté de puissance (Wille zur Macht) et comme le conflit de la multiplicité de ces derniers - la tendance humaine trop humaine à chercher un sens à l'existence nous condamne pourtant à nous extraire de la vie. Or, c'est bien dans la vie qui est temps que se joue l'avenir. Ainsi, en faisant d'un au-delà de la vie l'essence, notre horizon - la pensée de l'avenir est une pensée avortée. Puisqu'on ne laisse pas advenir la manifestation de la volonté de

puissance. En fixant un au-delà de la vie terrestre, en faisant de l'avenir un hors temps, un temps-mort, on quitte la dimension temporelle de l'existence.

De la même manière, promettre, explique Nietzsche, c'est sacrifier l'avenir, ce n'est pas le laisser venir, le laisser être. À trop prévoir, à tout surmonter, à tout prévoir, c'est l'avenir qui est condamné à ne pas être. La pensée de l'avenir est donc d'abord un rapport à l'avenir. Et ce rapport ne peut être que psychique. Les corps porte aussi la marque du temps. Le temps s'écoule. Il est un appel à l'avenir, si on ne veut pas le sacrifier, nécessaire d'accueillir notre dimension temporelle, notre finitude. Ce qui implique que ce n'est que dans le temps que nous pouvons agir, accomplir quelque chose et nous accomplir. Or si on plaque un sens à notre existence pour nous rassurer, pour nous conforter, nous ne pouvons ni rejoindre cette dimension temporelle de notre existence ni exister précisément. Nietzsche explique que "l'homme est l'animal malade par excellence", il est l'animal malade du sens, l'animal qui veut à tout prix, coûte que coûte un sens. C'est pourquoi l'idéal ascétique soulage le malade, mais s'amplifie du même coup. Or assigner à la vie le sens qui nous rassure, c'est condamner la vie et du même coup la pensée. Ainsi se promettre à un au-delà, c'est démissionner de la vie, et c'est donc condamner l'avenir, en ne le laissant pas advenir. Il y a donc une manière malade de se rapporter à l'avenir et qui empêche la pensée de le prendre pour objet.

Enfin dit, l'avenir n'est pas objectivable ; il est le temps qui n'est pas encore, il est donc insaisissable. Mais ce que l'être doit saisir pour exister, en du moins sentir, c'est la dimension temporelle de son existence. De la sorte, on comprend bien pourquoi Sartre prend l'exemple du garçon de café qui tente de se réifier, de se nier en se faisant croire qu'il n'est que garçon de café. Si l'on veut correspondre à un rôle social, à une fonction, c'est parce que nous avons peur de notre propre liberté. Nous préférons croire que nous sommes déterminés plutôt que d'avoir à se déterminer, c'est-à-dire à s'affirmer, plutôt que d'assumer que nous avons à être. Cette radicalité de la liberté humaine (pensée à partir de la mort de Dieu ou du défaut de Dieu cf. Nietzsche, cf. Hölderlin) est ce qui doit nous engager. Et

pourtant, par peur, nous la fuyons, nous fuyons. Ce n'est pas autre chose que nous fait remarquer Jankélévitch lorsqu'il dénonce l'abstinence du puriste. La volonté de pureté conduit à démissionner, à ne pas faire.

De la sorte, la pensée de l'avenir, si elle fuit un au-delà de la vie terrestre, si elle fuit, si elle fuge ce qui est pourtant, toujours, fugitif : l'avenir - cette pensée fuit de l'avenir son affaire. Mais une affaire réglée, une affaire qui n'est plus à faire.

Or ce qui doit nous frapper dans et par cette dimension temporelle de notre existence, c'est peut-être précisément que tout est à faire et toujours à faire. C'est pourquoi, on peut se demander, si ce n'est pas cette dimension qui donne à la pensée sa tâche ?

L'avenir est toujours à venir, et l'affaire est toujours à faire. C'est bien de cette dimension temporelle, d'un temps toujours à venir que Husserl nous appelle à "la tâche infinie" (cf. Conférence de Vienne), à la "tâche archontique de l'humanité". Dévaluer l'éternité en annonçant la mort de Dieu, c'est bien une manière pour Nietzsche de nous appeler au dépassement : dépasser l'humain par cette "corde tendue" vers le surhumain. Le surhumain (Übermensch) est bien toujours une corde tendue - ce n'est pas un terme dans le sens où l'être humain atteindrait un stade supérieur dans lequel il pourrait s'installer. Le surhumain n'est pas une posture dans laquelle on s'installe ; il est toujours ce qu'il y a à faire. Il y a toujours de l'humain à dépasser. Si le surhumain était une posture dans laquelle on s'installe, alors tout serait dit, tout serait fait, tout serait pensé. Or, comme le souligne bien Husserl, la tâche de penser est "infinie". L'avenir, en ce sens, est bien l'affaire de la pensée. Car il doit toujours y avoir une pensée à venir, sans quoi, il n'y a plus d'humanité. Ou sans quoi, il y a trop d'humanité, pour reprendre le vocabulaire de Nietzsche - c'est-à-dire une position dans laquelle on est installé confortablement, autrement dit, on est dans le cas du dernier homme qui n'a rien au-dessus de lui et qui s'abîme dans un confort sans doute, qui mine une vie sans question. La question de l'avenir ne peut recevoir de réponse définitive, et c'est pourquoi elle est l'affaire de la pensée, dans le sens de ce qu'il y a à faire.

C'est pourquoi, nous pouvons comprendre que Bergson distingue entre "deux systèmes opposés de la nature" : le mécanique et le dynamique. Le système mécanique est celui qui répond de la relation de cause à effet ; il est le système tourné vers la matière vers l'is-

pace. Tandis que le dynamisme est tourné vers le temps. Ainsi Bergson distingue l'intelligence conceptuelle, analytique qui découpe le réel après coup, de l'intuition qui est un rapport immédiat aux choses. Comme l'explique Jankélévitch si le temps et l'espace sont des concepts purs de l'entendement chez Kant, ils ne sont pas, chez Bergson, symétriques - ils ne sont pas des "frères jumeaux". Et c'est là qu'il faut entendre, c'est que pour Bergson, l'intelligence qui est de nature pratique, pourrait prendre une place abusive. Autrement dit, nous pourrions être entraînés à voir les choses uniquement par leurs fonctions - ce qui pourrait conduire à une démission de la pensée au sens de l'intuition. Intuition et sympathie, chez Bergson, vont de pair - car l'intuition étant un rapport de l'esprit avec lui-même, et la sympathie étant ce qui permet une pénétration des choses - ensemble elles constituent une autre méthode de pensée que celle de l'intelligence. L'intuition est ce qui permet d'épouser l'instant. Elle est la marque du temps de la conscience. Et elle qui donne l'impulsion créatrice, et élan nécessaire à toute humanité. C'est pourquoi Jankélévitch fait de la sympathie le socle de l'engagement - étant ce qui permet une immersion dans la subjectivité de l'autre. Et c'est pourquoi on peut comprendre que c'est dans l'instant que se joue le sens de l'existence - c'est dans l'instant que se joue son temps à venir.

De la sorte, la durée ne pouvant être éprouvée que par la conscience, est bien l'affaire de la pensée - si on considère cette pensée comme intuition. Ce qui est à venir est insaisissable, inexprimable, ineffable. Mais c'est de ce caractère indicible que la pensée se duplique, qu'elle se continue. Comme l'explique Bergson; cette simplicité de l'intuition est si difficile à exprimer que "le philosophe a quitté toute sa vie". En ce sens, l'avenir est bien l'affaire de la pensée - ce que la pensée a à faire, dans le sens où c'est de la pensée que l'élan du futur est donné. L'instant, chez Jankélévitch, est l'occasion du courage : de faire. Le bien est toujours à faire. Le bien d'hier est résolu. Le temps exige de faire ses preuves tous les jours, la conscience d'un avenir doit être la conscience d'une puissance, d'un pouvoir être. Il ne faut se cacher derrière des excuses, comme le disait Jankélévitch, au dernier au-delà. Si l'instant est "Presque-rien"; il est pourtant ce qui porte à une signification infinie - il est ce qui porte à ce "je-ne-sais-quoi" qui fait que la vie a un sens, qui porte donc au charme de l'existence - non pas en lui donnant un sens muant à la mortification, un sens faisant de la souffrance une nécessité - mais le charme qui ne s'explique pas, ne se justifie pas et porte l'élan créateur, à l'entier passage de l'intui-

Epreuve - Matière : 101 3311 Session : 2024

CONSIGNES

- Remplir soigneusement, sur CHAQUE feuillet officiel, la zone d'identification en MAJUSCULES.
- Remplir soigneusement le cadre relatif au concours OU à l'examen qui vous concerne.
- Ne pas signer la composition et ne pas y apporter de signe distinctif pouvant indiquer sa provenance.
- Rédiger avec un stylo à encre foncée (bleue ou noire) et ne pas utiliser de stylo plume à encre claire.
- N'effectuer aucun collage ou découpage de sujets ou de feuillet officiel.
- Numéroté chaque PAGE (cadre en bas à droite de la page) sur le nombre total de pages que comporte la copie (y compris les pages vierges).
- Placer les feuilles dans le bon sens et dans l'ordre de numérotation des pages.

tion à la parole. De plus, cette dimension temporelle que nous sommes et celle qui nous ouvre la possibilité d'une existence propre, et comme pourrait le dire Heidegger, d'une existence poétique. Le Dasein est l'être qui parle, l'être en qui la parole advient. Cependant pour exister proprement, poétiquement (sens de Dichtung) le Dasein, l'être qui a rapport à l'être, doit passer par la pensée singulière de sa propre mort, comme Ivan Ilitch dans Le mort d'Ivan Ilitch, de Léon Tolstoï. Il n'y a de véritable pensée que en considérant singulièrement et à venir certain qui est la mort. En ce sens l'avenir est bien l'affaire de la pensée - ce à quoi la pensée a à faire et ce qu'elle a à faire. C'est en échappant à la condensation à mort que Dostoïevski ressent l'exaltation de la "vie vivante" qui l'amène à un "faire" romanesque jusqu'à ses derniers jours.

Ainsi l'avenir est bien l'affaire de la pensée, d'une pensée qui donne l'impulsion du faire. L'avenir au singulier est bien ce par quoi doit passer la pensée singulière. C'est de la sorte, l'horizon de la mort, notre finitude qui nous donne l'impulsion du faire (non au sens de la fabrication) mais de l'action. Si nous ne pouvons anticiper tout de l'avenir, nous pouvons, au moins, prendre des décisions. De la sorte, comme le disait Jankélévitch, faire histoire ; attendre un temps, c'est toujours une décision. L'avenir comme à faire et donc comme affaire de la pensée n'est jamais une affaire saisi en chose. L'insérer dans le temps c'est s'insérer dans une instabilité. Les nouveaux venus qui sont toujours "à venir".

chez Hannah Arendt, voulant bouleverser le monde. Ainsi cette dimension temporelle de notre existence, le temps à venir doit être l'affaire de la pensée dans le sens du mouvement. L'occasion du courage n'est jamais la même occasion. Laisser passer l'occasion c'est déjà appartenir au passé. L'être à être et à penser pour être. De la sorte l'avenir est toujours une question, à faire - il est l'élan.

